

DES YEUX  
DRAGONS



# DES YEUX DRAGONS

Agathe Campo

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN-13 : 978-2-9585115-2-4

Copyright © 2022 Agathe Campo - Tous droits réservés

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

[Agathecampo.com](http://Agathecampo.com)

Dépôt Légal : Mars 2023

Illustrations intérieures et couverture réalisées par Guillaume Tholly  
Illustration Daruma : image libre de droits.

Polices sous licence OFL.

## Avertissement

*Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé est totalement fortuite. Les lieux visités dans ce roman sont, en revanche, à quelques exceptions, authentiques. Néanmoins, j'ai pu en déplacer certains. Le lecteur me pardonnera, j'espère, cette légèreté géographique.*



*À ma mère, qui m'a donné le goût de l'écriture*



# Prologue

*Nuit de lundi à mardi*

Les derniers rayons de soleil embrasaient le haut de la butte et la basilique Montmartre. Dans l'appartement d'une petite rue située en contrebas, les murs du salon avaient pris une teinte orangée, flamboyante, menaçante. Le bureau, orienté au nord, était déjà dans le noir, à peine éclairé par une simple lampe d'architecte. L'obscurité s'étendait à vue d'œil.

Ignorant la nuit tombante, Toshio faisait les cent pas, de la fenêtre au bureau en chêne, qu'il affectionnait pour l'avoir fabriqué de ses mains. Une autre silhouette se dessinait, assise, dans un des deux confortables fauteuils, disposés dans la pièce pour profiter de la vue du quatrième étage.

Après une discussion très vive, le silence régnait. Seul le bruit de ses pas, étouffé par un épais tapis, venait troubler le calme des lieux.

Toshio s'arrêta. Il considéra un instant la bibliothèque qui occupait un pan de mur entier, tout en réfléchissant à la

suite à donner. Son dilemme intérieur n'avait toujours pas trouvé de réponse. Devait-il agir sur la base de simples suspicions ? Il était convaincu qu'il y avait quelque chose de louche, mais arriverait-il à obtenir des preuves ?

Pris d'une inspiration, il contourna son bureau pour rechercher une liste précise dans un de ses tiroirs. Penché au-dessus de sa table, il examinait le document, quand son cœur se serra d'un coup. Une vive douleur lui traversa la poitrine. Il se mit à transpirer.

Les ombres du bureau semblaient maintenant s'étirer jusqu'à lui d'une manière étrange. Il regarda son interlocuteur, qui affichait un sourire cruel. Il avait donc raison ?

Il essaya d'articuler une question, mais n'y parvint pas, incapable de trouver de l'air. Il tomba sur sa chaise, plus qu'il ne s'y assit. Bientôt, son cerveau n'eut plus assez d'oxygène et il s'écroula, tête la première, parmi les papiers éparpillés sur son bureau.

Tranquillement, l'ombre assise au-delà du cercle de lumière se leva, fit le tour de la table et vérifia le pouls de Toshio. Une fois rassurée, elle inspecta la pièce méthodiquement. Elle effaça scrupuleusement toutes traces de sa présence, et récupéra les quelques documents qui auraient pu la désigner, si jamais il y avait une enquête. Mais qui irait regarder de plus près une mort naturelle ?

Après avoir jeté un dernier coup d'œil à la ronde, elle éteignit toutes les lumières de l'appartement, sauf la petite

lampe du bureau, et s'en alla en claquant légèrement la porte d'entrée.

Une poignée de secondes plus tard, elle sortait sans encombre de l'immeuble et disparaissait dans la nuit naissante.



*Mardi*

Miya rêvassait pendant son cours de français. Elle soupira, le regard au loin, sur les arbres de la cour du lycée Jules Ferry. C'était sa dernière heure de cours du mardi, sa journée la plus longue. Le professeur de français, Monsieur Mouguin, dissertait à propos d'un obscur auteur du XIXe siècle. Miya ne comprenait pas qu'il ne soit pas déjà à la retraite. Invariablement, il lui évoquait vieil épouvantail, qui se serait voulu élégant. Chauve, affublé d'un costume trois-pièces, avec nœud papillon rouge à pois bleus, il était la caricature du professeur aigri.

D'un ton de voix monocorde, Mouguin continuait son monologue sur le thème de l'année : l'héroïsme. Miya se demandait ce qu'il pouvait bien y connaître. Elle l'imaginait mal en sauveur de la veuve et de l'orphelin.

Les yeux dans le vague, un mouvement sur un des arbres de la cour attira son attention. Le yōkai\* du grand marronnier se promenait sur les branches. La créature de

---

\* yōkai se prononce yokai

forme humanoïde évoquait un petit lutin, avec un dos en écorce et une tête en forme de graine germée.

Son plus grand passe-temps consistait à jeter des marrons sur les élèves qui passaient par là. Heureusement pour eux, cela ne durait que deux mois dans l'année. En septembre et en octobre particulièrement, Miya prenait soin de passer hors de sa portée. Le reste du temps, le yōkai ne faisait tomber que des feuilles ou des petites branches.

Depuis son enfance, Miya voyait des yōkai, des créatures entre le monstre et le fantôme, invisibles pour la plupart des humains. Les yōkai pouvaient prendre n'importe quelle forme imaginable, du simple fantôme à des yōkai géants qui pourraient ébranler la terre.

Bien connues au Japon, de nombreuses légendes les mentionnaient. Ici en France, il n'y avait que quelques histoires de fantômes, ce qui n'empêchait pas les yōkai d'être bien présents, comme ce petit lutin. Miya avait été surprise en arrivant dans le pays, de voir qu'il y en avait autant qu'au Japon.

Elle se demanda pour la vingt-millième fois, pourquoi elle avait ce pouvoir, ou plutôt subissait cette malédiction, si elle repensait à toutes les fois où elle avait été terrorisée, petite.

Le téléphone de Miya vibra brièvement dans sa poche. Elle le consulta discrètement.

Elle avait reçu un SMS. De papa ? Il voulait qu'elle rentre directement après la fin des cours. Miya était perplexe. Son père revenait assez tard du travail d'habitude, et ne se

demandait jamais ce qu'elle pouvait bien faire après le lycée. Parfois, elle aurait bien aimé que son père s'occupe plus d'elle. Et en même temps, elle était bien contente de profiter de cette liberté. Sa copine Anouk n'avait pas cette chance, avec sa mère et son petit frère.

De plus en plus plongée dans ses réflexions, elle cherchait une raison plausible à ce message. Solange avait parlé d'un dîner...

Le silence assourdissant qui régnait fit éclater sa bulle. Tout le monde était tourné vers elle et la regardait avec insistance. Le professeur Mouguin, juché sur ses chaussures cirées à talonnettes, la scrutait, l'air mauvais... *Qu'est-ce qu'il a bien pu me demander ?*

— Alors, Miya, peux-tu répondre à cette question ? Ou bien, es-tu encore en train de dormir ? Je te signale, ma petite, que le français est ta matière à gros coefficient cette année. Tu es bien partie pour redoubler !

Une lueur méchante s'était allumée dans les yeux de ce vieux fêlé. Mouguin l'avait prise en grippe pour une raison qu'elle n'avait toujours pas comprise. Tout au long de l'année, elle avait eu droit à des remontrances régulières sur son travail, son écoute. Rien n'était jamais réussi à ses yeux. De guerre lasse, Miya avait fini par laisser tomber les justifications. Elle avait décidé de bosser de son côté les textes qu'elle devait présenter à l'oral de français. Le vieux professeur devait l'avoir senti : les brimades et les petites remarques gratuites s'étaient depuis intensifiées.

Miya comptait les jours, il ne lui restait plus qu'un mois et demi à tenir, avant le bac de français.

— Alors, Mademoiselle Lampron dans la lune ? Que cherche le héros dans le passage que je viens de lire ?

Miya, qui par chance, avait travaillé ce texte la veille, lui répondit du tac au tac :

— Il cherche la reconnaissance de la société, et en particulier, celle du père de son aimée.

L'enseignant en resta coi, l'espace de quelques secondes.  
*Et toc !* jubila Miya.

— Oui... C'est une interprétation possible, mais ce n'est pas la réponse que j'attendais.

Et le voilà reparti à dire qu'elle n'écoutait rien. Miya se coupa de nouveau du monde et fit semblant de l'écouter jusqu'à la fin du cours.

Heureusement, la cloche sonna dix minutes plus tard. Libérée, délivrée...

Une fois dans le couloir, Miya attendit Anouk, sa meilleure copine. Elles ne se mettaient jamais ensemble en cours de français. Miya préférait s'asseoir seule, de peur que le vieux professeur ne la prenne aussi en grippe.

Anouk était en train de discuter avec Yassine, un brun plutôt mignon de leur classe. Anouk en était amoureuse, mais elle ne savait pas comment lui dire. Miya avait toujours du mal à comprendre pourquoi Anouk ne se lançait pas.

Pour Miya, Anouk était plutôt jolie, grande d'une bonne demi-tête de plus qu'elle, élancée, métisse afro-européenne

avec une peau café au lait magnifique et de grands yeux noirs en amandes. Miya se faisait l'effet d'un cachet d'aspirine à côté, avec sa peau très blanche et ses longs cheveux noirs... Hélas, Anouk était toute timide et réservée. Miya n'était pas une grande extravertie non plus. Voilà pourquoi elles s'entendaient bien toutes les deux.

Anouk la rejoignit enfin :

— Décidément, il ne t'aime vraiment pas ce prof, Miya, compatit Anouk.

— Oui, j'en ai ras le bol. Heureusement, ce sera bientôt fini : plus de français en terminale !

Tandis qu'elles descendaient les escaliers depuis le deuxième étage du lycée, Anouk lui demanda :

— Tu fais quoi en sortant ? Ça te dit d'aller prendre un café ? Y'aura Yassine et Alexis, fit-elle en rosissant légèrement.

Miya fit la moue :

— Désolée, je dois rentrer pas trop tard pour réviser un peu. Et mon père a invité des amis.

— Ah ! Tant pis.

— D'ailleurs, il m'a envoyé un message pendant le cours pour me dire qu'il fallait que je rentre direct.

— Ah ? Ça ne ressemble pas trop à ton père, de s'inquiéter pour toi... fit Anouk dubitative.

— Bah, ça doit encore être Elle qui lui a monté la tête...

Elle, c'était Solange, sa belle-mère. Miya avait perdu sa maman à 6 ans. Quelques années plus tard, son père avait fini par se remarier, alors que Miya aurait préféré qu'il reste

seul. Miya ne la supportait pas et ne lui trouvait aucune qualité.

— Mouais... fit Anouk, l'air ailleurs.

Anouk était habituée aux récriminations vindicatives de Miya envers sa belle-mère. En plus, Alexis et Yassine leur faisaient de grands signes depuis le trottoir opposé de la petite rue qui longeait le lycée.

— À demain, alors... jeta Anouk, qui traversa au pas de course la petite rue pour rejoindre les garçons, et laissa Miya plantée là, sur les escaliers en marbre devant les grandes portes en fer forgé du lycée.

Miya soupira. En réalité, elle était aussi étonnée qu'Anouk. C'était vraiment bizarre que son père insiste pour qu'elle rentre tôt pour un dîner avec des amis. Ce n'était certainement pas pour lui demander de préparer des plats pour le repas. La dernière fois qu'elle avait essayé de cuisiner, elle avait failli perdre ses sourcils et la cuisine ressemblait à un champ de bataille.

Quelque chose clochait.

Machinalement, elle avait pris le chemin de son appartement. Le ciel était nuageux d'un gris blanc un peu aveuglant. La place de Clichy, sur laquelle donnait principalement le lycée, grondait comme à son habitude, perpétuellement encombrée de voitures. Les nombreux terre-pleins centraux faisaient office d'îles pour les piétons à l'abri des requins-voitures et des bus-baleines. Au milieu, on y trouvait pêle-mêle, plusieurs bouches de métro, des arbres, des bancs, des colonnes de pub et plusieurs

monuments dont une immense sculpture en bronze avec trois personnes et un canon. Miya avait appris qu'il s'agissait d'un maréchal, mais n'avait pas retenu son nom.

Miya traversa l'un des grands boulevards à quatre voies, qui arrivait sur la place, pour aller vers Montmartre.

Un peu plus loin, alors qu'elle arrivait à l'arrêt de bus, une femme la bouscula en courant pour en attraper un qui partait vers le nord. Miya eut le temps d'apercevoir une légère aura bleuâtre autour de ses épaules et son dos. À part Miya, personne ne sembla le remarquer. Les portes se refermèrent. Au travers des vitres, Miya observa la femme qui continuait de regarder sa montre comme si sa vie en dépendait.

*Encore une, hantée par un Isogashi.* Miya connaissait bien ces symptômes. Depuis qu'elle était arrivée à Paris, elle avait croisé des centaines de personnes comme ça. Les Isogashis n'avaient pas vraiment de forme définie, à peine une ombre bleuâtre, mais ces yōkai pouvaient hanter les humains contrairement à celui du marronnier qui était lié à son arbre.

En japonais, *isogashi* voulait dire « occupé », « pressé ». Quand un Isogashi prenait possession d'un corps, la personne devenait incapable de rester en place, toujours en train de courir à droite à gauche pour vaquer à des occupations absolument indispensables. La personne en oubliait alors de vivre, profiter et simplement savourer le moment présent. Miya plaignait sincèrement les gens hantés par ces yōkai.

Le bus de la femme hantée démarra. Celui de Miya arriva juste derrière. Elle monta dedans avec un mauvais pressentiment.

Peu avant d'arriver à la maison, elle remarqua Milk, qui l'attendait au coin de la rue où se trouvait leur appartement. Milk était son chat-fantôme. À l'origine, c'était le chat de sa famille japonaise, les Nakamura. Ce vieux matou était mort de vieillesse à 20 ans et était devenu un yōkai. Il la hantait depuis une douzaine d'années.

Miya s'inquiéta. Cela ne ressemblait pas à son yōkai préféré, de venir l'attendre dehors.

*Mardi*

Milk lança un miaou sonore de salut et entama immédiatement la conversation.

— Miya, ce que je vais te dire ne va pas te plaire, c'est terrible...

Miya fronça les sourcils de contrariété. Elle lui avait déjà dit plein de fois de ne pas lui parler dans la rue, pour éviter que les gens ne la prennent pour une folle.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Encore un de tes canulars ? ne put-elle s'empêcher de le couper.

Miya regardait Milk avec méfiance. Son chat était friand de blagues et autres tours plus ou moins agréables pour ceux qui les subissaient.

Milk continua, la mine aussi grave que possible pour un chat fantôme :

— Non, non, c'est vraiment sérieux. On a retrouvé ton oncle dans son bureau ce matin...

— Tonton ? Qu'est-ce qu'il a ? Il va bien ?

Devant la tête abattue de son minou, Miya murmura :

— Il est... ?

La fin de sa phrase resta en suspens.

Le son et les couleurs disparurent de son monde. *Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible... Pas tonton, il ne peut pas m'avoir abandonnée, lui aussi.* Comme un automate, elle déverrouilla la porte de chez elle.

À peine entrée, son père l'entraîna vers le canapé du salon, et l'y fit asseoir. Manifestement, il l'attendait.

— Miya... Je suis désolé : Toshio... Il est mort cette nuit. La concierge de l'immeuble l'a trouvé ce matin, chez lui. Apparemment, ce serait une crise cardiaque. Je sais que tu l'adorais... Oh Miya ! ... Je suis... Je voudrais...

Son père ne savait plus quoi dire, il avait toujours eu du mal à montrer ses sentiments.

*Mais ce n'est pas possible, on a pris le thé dimanche, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible...* La même phrase tournait en boucle dans sa tête.

Son père s'inquiéta de son absence de réaction :

— Miya ? ... Miya ?

Une boule lui montait dans la gorge. Ses poumons étaient comme pris dans un étau. Puis, tel un tsunami de tristesse, ses yeux se mirent à pleurer tout seuls, sans pouvoir s'arrêter. Miya n'arrivait plus à formuler la moindre pensée cohérente, crispée de douleurs et de regrets. Son corps entier lui faisait mal alors que des spasmes la secouaient. Elle avait mal à l'âme. *Alors qu'on devait aller voir cette expo sur le Japon ensemble.* Son cœur aurait pu aussi bien faire un infarctus, elle ne se serait pas

sentie plus mal. Son père la prit enfin dans ses bras, et elle se retrouva petite fille, que son papa consolait.

Plus tard, Miya avait perdu la notion du temps, elle se rendit compte qu'elle était roulée en boule dans le canapé toujours avec ses chaussures, serrant sa vieille peluche dans les bras. *Qu'est-ce qu'elle faisait là ? Ça doit être papa.* Milk l'observait sans rien dire depuis son perchoir favori, le dossier du canapé.

Elle se redressa et resta assise, légèrement hébétée. Puis, elle enleva ses baskets noires savamment nouées avec plusieurs couleurs de lacets. Ses pieds en fines chaussettes sur le parquet furent instantanément gelés. Elle avait froid et se sentait toujours aussi mal. Elle resta assise dans le canapé, un plaid sur les genoux. Des sons lui parvenaient de la salle à manger.

Son père était au téléphone avec quelqu'un. Il allait et venait l'air triste. Miya remarqua qu'il avait pris un peu de ventre ces derniers temps. Ses tempes aussi avaient blanchi et contrastaient avec sa chevelure brune. Comme si la nouvelle l'avait fait vieillir d'un seul coup.

Miya tendit l'oreille. Son père parlait dans un japonais formel et un peu rouillé. *Probablement, la partie japonaise de la famille.* À la seule évocation de sa grand-mère maternelle qui allait apprendre la nouvelle, Miya se remit à pleurer à chaudes larmes.

Sans cesse, le visage de son oncle lui revenait à l'esprit. Son air toujours joyeux avec ses cheveux courts poivre et

sel, son bouc toujours bien taillé et ses petites rides autour des yeux.

Toshio était son oncle du côté de sa mère. La grand-mère et le grand-père de Miya, Aïko et Sadaharu, vivaient tous les deux au Japon. Ils avaient eu quatre enfants : Toshio, Genjirô, Saburo et Fujiko, la mère de Miya, la petite dernière. Miya n'avait pour ainsi dire jamais vu ses deux autres oncles, Genjirô et Saburo. Ces deux-là n'avaient jamais quitté le Japon alors qu'elle vivait en France avec son père depuis l'âge de sept ans.

Toshio, lui, était venu s'installer à Paris, quelques années avant la naissance de Miya. Mais il venait régulièrement au Japon. Miya avait toujours adoré ce tonton-là, qui lui rapportait des babioles de France. Lors de leur déménagement, Miya avait été contente de le retrouver. Cela lui avait permis d'avoir quelqu'un avec qui parler de sa maman. Réconfort qu'elle n'avait pas réussi à obtenir auprès de son père.

Entretemps, Solange était rentrée et semblait vouloir communiquer avec elle. Miya ne put s'empêcher de remarquer les cernes encore plus marqués que d'habitude sous ses yeux bleu-vert cerclés de lunettes à la monture presque invisible. Le chignon qu'elle portait souvent lui donnait l'air strict et peu aimable.

C'était la dernière personne avec qui Miya avait envie de partager son chagrin. Malgré tout, elle se moucha

bruyamment, tenta de se calmer et de respirer. Elle souhaitait juste qu'on la laisse en paix.

Avec beaucoup de prévenance, contrairement à ses habitudes, Solange essaya de savoir si Miya avait envie de manger quelque chose. Il était déjà tard comme en témoignait le ciel qui s'obscurcissait.

— Ma chérie, je peux te préparer un encas léger si tu veux, et te l'amener ici ?

— Merci, mais j'ai pas faim. Je vais aller me coucher.

— Si tu changes d'avis, appelle, je t'amènerai un plateau dans ta chambre.

— Merci, c'est vraiment gentil...

*Incroyable ! Comme quoi, elle peut être gentille quand elle veut !*

— Bon, j'espère que tu te remettras bien vite, qu'on puisse reprogrammer la venue des Bédins, reprit Solange.

Les Bédins étaient l'un des couples d'amis qui devaient venir dîner ce soir.

— J'avais eu un mal fou à les convaincre de venir, continua-t-elle. N'hésite pas ma chérie, hein ?

*Ah oui, je me disais aussi... ça a duré... Hum, dix secondes ?*

Milk, qui n'avait rien perdu de la conversation, persifla à la seule attention de Miya :

— Voilà du grand Madame Solange d'Humière, aussi empathique qu'une pierre tombale...

Miya hochait la tête et préféra laisser retomber la conversation plutôt que d'essayer de lui inculquer des notions de tact ou de sensibilité. Solange n'avait

probablement rien ressenti en apprenant la mort de cet homme qu'elle voyait comme un ami lointain de son mari.

Son père venait de raccrocher et était parti dans la cuisine.

Miya se leva, contourna la table basse ultra-design en verre et le rejoignit. Dans l'appartement en duplex qu'ils habitaient au deuxième et dernier étage d'un petit immeuble de la rue Tourlaque, la cuisine était sa pièce préférée, pas très grande, mais bien aménagée avec des meubles de cuisine Ikea. Une grande fenêtre y apportait de la lumière et une belle vue sur les toits de Paris grâce au dénivelé de la rue. Lors de leur emménagement, son père avait eu la bonne idée d'installer une table haute façon comptoir et des tabourets de bar, de sorte que Miya pouvait savourer son petit-déjeuner en contemplant la vue.

L'espace et la vue dégagée ont toujours été deux choses précieuses à Paris. Ville fourmilière avec ses hauts immeubles haussmanniens en pierre de taille, il y était difficile d'y admirer le ciel, ou même, l'horizon. Le Parisien de souche ne s'en rendait probablement même plus compte. Miya, quant à elle, avait la nostalgie du Japon et de sa petite banlieue de Kyoto où la plupart des constructions ne dépassaient pas un étage. La fenêtre de la cuisine avait donc en quelque sorte fait office de substitut à ce manque de ciel.

Son père se préparait un décaféiné. Il ne semblait pas avoir faim non plus. Prenant conscience de la présence de Miya, il se retourna :

— Tu te sens un peu... moins mal ? questionna-t-il, la scrutant de ses grands yeux vert clair.

Miya apprécia le choix des mots.

— Mouais... Qui c'était, au téléphone ?

— Ton oncle Genjirô, il m'a rappelé pour me parler de leurs intentions. Concrètement, ils vont venir à deux, ton grand-père et lui, pour m'aider pour les funérailles de Toshio.

— Mais attends, il est quelle heure ? Quelque chose comme une heure ou deux heures du matin là-bas ?

— Oui environ. Dès que je l'ai contacté en milieu d'après-midi, malgré l'heure un peu tardive là-bas, il est allé chez ses parents pour leur apprendre la nouvelle. Je lui avais demandé de le faire, car, comme tu l'as entendu, je suis un peu rouillé en japonais et encore plus en Kansai-ben.

Miya acquiesça, le Kansai-ben était le dialecte spécifique de la région de Kyoto, un peu comme les patois en France, difficile à comprendre et difficile à parler pour un étranger. Mais, dans sa tête, elle était restée bloquée sur *milieu d'après-midi*.

— Pourquoi tu ne m'as pas appelée ?

— Hein ?

— Pourquoi tu ne m'as pas appelée, tout de suite, quand tu l'as appris ?

Miya sentait une colère irrationnelle sourdre en elle.

— Tout simplement, parce que je ne voulais pas perturber la fin de tes cours. Cela ne changeait pas grand-chose.

— Comment tu peux dire ça ? explosa Miya en criant.

*Décidément, personne n'est fichu de me comprendre dans cette maison ! Sauf Milk.*

Elle continua :

— Je viens toujours en dernier dans tes priorités ! C'est mon oncle, je te signale, mon Tonton salé\* préféré. Tu comprends vraiment jamais rien !

Miya, les yeux pleins de larmes, s'enfuit en courant vers sa chambre, monta quatre à quatre les escaliers, laissant son père abasourdi dans la cuisine.

Milk, qui avait assisté à la scène depuis le haut du canapé, s'étira doucement, sauta à terre puis monta l'escalier nonchalamment. Arrivé sur le palier, il examina la porte close, peinte en vert avec une affiche « Do Not Disturb ».

Milk affectionnait particulièrement cet endroit, en haut de l'escalier. Depuis le petit fauteuil en tissu vert d'eau qui s'ennuyait dans un coin, il avait une vue centrale sur tout ce qui se passait dans l'appartement. Il pouvait voir à la fois les chambres et le salon.

Comme de coutume, il sauta sur le fauteuil, puis commença à se nettoyer les pattes arrière. Même yōkai, un chat qui se respecte, fait sa toilette.

---

\* « to shio » en japonais signifie littéralement « avec du sel »

Finalelement, il se décida à rejoindre Miya et passa simplement à travers la porte.